

Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 83 (1986)
Heft: 9

Buchbesprechung: Littérature

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Littérature

Des petits Estres mécaniques ou sensibles ?

Au début du XVIII^e siècle, les théories de Descartes servaient d'explication au fonctionnement du monde vivant. On considérait que celui-ci était réductible à un mécanisme et que seul l'homme était doté d'une conscience, l'âme qui était la substance immortelle voyageant après la mort d'un corps à un autre corps. On voyait aussi les animaux comme des êtres inférieurs. Écoutons le cartésien Malebranche (1638-1715): «Les animaux n'ont ni intelligence, ni âme, ils mangent sans satisfaction, ils crient sans souffrance, ils se reproduisent sans le savoir, ils ne sentent rien et lorsqu'ils agissent d'une façon qui semble indiquer de l'intelligence, c'est parce que Dieu les a créés pour les maintenir en vie et qu'il a formé leur corps de

façon que, machinalement et sans crainte, ils évitent tout ce qui pourrait amener leur perte.» Mais au cours du XVIII^e siècle, l'homme se mit à découvrir progressivement la richesse des interactions qui forment la diversité d'un environnement. Ces observations amenèrent les savants à penser que les animaux étaient doués de raison. Il n'est donc pas étonnant de voir notre auteur douter de l'ancienne conception: «Ainsi, nos abeilles ont été considérées comme des espèces de machines, montées mécaniquement par une puissance invisible, par une aveugle nécessité et travaillant uniformément à leurs ouvrages, sans aucune lumière ou impulsion intérieure qui les guide.» Il n'est pas non plus d'accord avec cette autre théorie — héritée de l'Antiquité — qui compare la ruche à une monarchie placée sous l'autorité absolue d'un

À VENDRE

10 ruches «suisses» peuplées, race carniolienne sélectionnée (14 cadres). 1 extracteur électrique Radial, alu inox, pour 9 cadres, Ø 54 cm, neuf, ainsi que tout le matériel d'exploitation, en excellent état.

Louis Peiry, Plan-de-Chany, 1564 Domdidier, tél. (037) 75 16 48.

À VENDRE

Rucher contenant 8 ruches peuplées, avec tout le matériel. Situé à la montagne de Douanne.

**André Richard,
2516 Lamboing.**

roi. Pour M. Manuel, il n'y a pas plus de roi que de policiers, courtisans, gardes ou humbles serviteurs et pour illustrer son propos il écrit ceci: «Mais quelle surprise! lorsqu'ayant épié de plus près ce Roi et qu'ayant même osé porter sur lui une main sacrilège, on a découvert que son corps était rempli d'œufs et que sa grande occupation était d'en aller pondre dans les cellules vides. Des personnes moins prévenues ou plus attachées à cette loi, digne des Hommes, qui ne permet pas aux Femmes d'occuper le trône, auraient pu le déclarer déchû de la dignité royale. Un vieux préjugé, une erreur qui tient au merveilleux ne se détruit pas si aisément. Ne pouvant plus en faire un Roi, on en a fait une Reine.» Ainsi «ne cherchons pas dans la Nature des copies et des modèles de nos Sociétés» et «n'oublions point que ces petits Estres ne sont pas des Automates, aveuglément soumis à une impulsion étrangère, mais sont autant de petites Intelligences ou de petites Volontés soumises à l'impulsion qui leur est propre et à toutes celles des objets environnants ou qu'elles se communiquent entr'elles. Pourrions-nous jamais assez reconnaître les attentions multipliées et suivies, qu'il leur faut avoir sur eux ou sur leurs actions réciproques? pour se maintenir dans un état social aussi difficile à organiser, pour ne pas tomber dans la désorganisation complète, à chaque réorganisation, que leur association entraîne.» Il

définit la colonie comme suit: «Reconnaissons donc dans la Société de nos Abeilles, des Insectes rapprochés par l'instinct le plus naturel, celui de perpétuer leur Espèce; réunis par le plus heureux penchant, celui de travailler au maintien de leur existence commune; et constamment occupés, suivant leur destination, les uns à engendrer et produire, les autres à soigner et conserver les Générations nouvelles.»

L'anthropomorphisme

La théorie selon laquelle les animaux sont des êtres intelligents s'appelle l'anthropomorphisme. Elle explique leur comportement en fonction du nôtre et les traite comme des humains en miniature. Mais ce n'est pas valable car l'homme est seul capable avec sa pensée de transformer son environnement, ce que ne peut faire une abeille qui n'a en guise de système nerveux qu'un ganglion. La façon dont M. Manuel décrit la fécondation de la reine est un bon exemple d'anthropomorphisme: «La dernière opinion, d'après laquelle cette jonction s'opère hors de la ruche et en l'air, ne nous a paru nullement digne d'être adoptée: il est si facile de se laisser séduire par les sens ou par la petite vanité d'attacher son nom à une opinion particulière ou encore par un exemple extraordinaire qu'on aura

fait naître, qu'il doit être permis d'écarter les preuves ou les assertions qu'on a voulu produire à ce sujet. Comment une copulation, qui, selon toute apparence, doit nécessiter de la part du Mâle tant d'efforts et de la part de la Femelle tant de caresses, pourrait-elle s'exécuter si légèrement? Comment supposer que cette Femelle veuille quitter l'intérieur de la ruche où elle aime tant à se tenir et aller courir les champs après un Mâle qu'il lui est si aisé de se donner, lorsqu'elle sent le besoin d'être fécondée? Et en eût-elle l'intention ou même le désir, pourrait-elle encore échapper à la garde vigilante, à la surveillance active de celles qui ont tant d'intérêt à la retenir au milieu d'elles?

»Il n'y a pas apparence aussi qu'elle cherche à s'exposer aux yeux des Spectateurs; et nous ne sommes pas à portée de voir des actions qui doivent se passer dans les ténèbres, qui doivent être cachées par des voiles faits de gâteaux de cire et de plusieurs couches d'Abeilles ordinaires.» Voyons maintenant son hypothèse à propos du massacre des faux bourdons: «Cependant, le dernier traitement que les Mâles surnuméraires éprouvent, ne fussent-ils que mis à l'écart et réduits à mourir de faim, s'il n'est pas inspiré par la haine, ne saurait l'être par l'amour. Mais ne serait-ce pas, peut-être, parce qu'ils y sont eux-mêmes insensibles et que la Femelle, après avoir vu toutes ses

caresses échouer contre leur indifférence, les dévouerait elle-même à une sorte d'expiation publique?»

Pour apprécier le niveau des connaissances de l'époque, j'ai choisi quelques extraits que je vous laisse découvrir en compagnie de notre auteur.

Voyons tout d'abord comment la différence de nourriture influence le développement du couvain: «La nourriture commune, pour les Larves ouvrières ou mâles, est une sorte de pâtée blanchâtre, d'un goût insipide ou n'ayant aucune saveur pour notre goût et assez semblable à de la colle faite avec de la farine. Mais la nourriture administrée aux Larves femelles a un goût un peu sucré, mêlé à du poivré et de l'aigre: c'est un véritable ragoût assaisonné. Distinction et gêne vont assez ordinairement de compagnie: c'est ainsi que tout se balance et que l'égalité se retrouve. Plus spacieusement logée que les autres, notre Larve privilégiée pourrait bien ne pas l'être aussi commodément. Ayant sa tête dirigée en bas, comme l'ouverture de son logement, cette position ne serait-elle pas plus gênante que celle de la Larve commune qui, reposant mollement sur la nourriture dont elle est environnée est comme nous couchée horizontalement dans son berceau? Il est vrai que la Larve femelle, dans les premiers temps, est comme les autres roulée sur elle-même en manière de cerceau.

»Quant à la nourriture plus ra-gôûtante qui lui est distribuée, elle peut flatter davantage son appétit et contribuer à son plus prompt développement, puisque son enfance n'a que seize jours.» Quant aux ouvrières, «elles seraient des Femelles qui n'auraient pu acquérir la grandeur propre aux Mères, et dont l'ovaire sur-tout, cette partie où les œufs doivent se former et se développer, serait demeuré obli-téré ou nul, parce que leurs Larves auraient été renfermées dans de petites cellules et nourries d'un ali-ment inférieur en qualité à celui qui est déposé dans les cellules palatiales.»

Soins des nourrices. Première instruction

«Empressons-nous de voir nos secondes Mères, nos Mères Nour-rices, soigner leurs tendres Nour-rissons. A peine la Femelle a-t-elle déposé ses premiers œufs et les Larves en sont écloses, que rien n'égale leur attention et leur exac-titude dans les peines et soins qu'elles prennent. Déjà elles ont apprêté et servi la nourriture convenable. Sans cesse elle sont occupées à visiter les cellules; elles y entrent, y restent un certain temps, pendant lequel elles don-nent à chaque Larve la substance dont elle se nourrit ou renouvellent sa provision. Aussitôt qu'elles s'aperçoivent qu'elle file sa coque, elles n'ignorent pas que son nouvel

état demande un parfait repos et pour que rien ne puisse la troubler, elles l'enferment exactement dans sa cellule, par le moyen d'un cou-vercle fait avec de la cire. La jeune Abeille quitte sa dépouille de Nymphé, ouvre son fourreau, perce le couvercle avec ses dents et s'échappe de la retraite fournie à son enfance. Dès qu'elle en est dehors, elle va se poser sur le gâ-teau, y reste immobile, jusqu'à ce que ses aîles, ainsi que les autres parties de son corps, soient dé-pliées et affermies. Aussitôt qu'elle peut en faire usage, elle sort de l'habitation commune, suit celles qui l'ont élevée, butine comme elles sur les fleurs, revient, comme elles, chargée de provi-sion, s'empresse de partager leurs travaux.»

Voici donc notre petite abeille fin prête pour la récolte ! Et main-tenant abordons le passage le plus charmant, teinté d'une poésie na-turaliste.

Récolte du miel

«Pour satisfaire le premier de ses besoins, celui de se nourrir, quel Etre a été mieux partagé que l'Abeille ? Cette ambroise ou ce nectar, que les Poètes font servir à la table de leurs Dieux imagi-naires, la Nature l'apprête à notre Insecte, qui doit le chercher et le trouver dans le calice ou au fond des fleurs. Là, transude et se dé-pose une liqueur balsamique et su-

crée, qui doit former la base élémentaire du miel.

» Pour pouvoir recueillir cette liqueur, il fallait un instrument convenable; et telle est la trompe dont l'Abeille est pourvue. A peine a-t-elle abordé une fleur, on la voit soudain enfoncer sa tête, faire sortir comme de sa gaine une sorte de langue effilée et flexible, plier, replier à droite, à gauche, contourner l'extrémité de cette langue, lécher et, pour ainsi dire, laper comme un Chien.

» Les mouvements de cette trompe, de matière à peu près écailleuse, sont si rapides et si variés, qu'il n'est pas facile de voir la manière dont elle opère pour faire passer dans l'intérieur la liqueur qu'elle enlève. On a cru d'abord qu'elle devait agir comme un corps de pompe; mais on a dû en juger autrement, en voyant assez distinctement l'Insecte l'allonger et la raccourcir alternativement, la retirer d'instant en instant, lui faire faire des sinuosités ou différents contours, et sur-tout rendre de temps en temps sa surface supérieure concave, comme pour donner une pente vers le gosier, à la liqueur dont elle est chargée. Si nous voulons prendre une idée assez positive de sa structure, nous la trouverons composée de cinq pièces, dont deux extérieures, larges, concaves intérieurement, coudées vers leur milieu, terminées en pointe, servant de fourreau aux trois autres, qui paraissent réunies à leur base jusqu'à la courbure

de la trompe et sont séparées dans le reste de leur longueur: de ces trois pièces, les deux latérales, larges, applaties, se terminent en pointe et recouvrent celle du milieu, qui est cylindrique, un peu aplatie, couverte de poils dans toute sa longueur et terminée par un petit mamelon.

» C'est ainsi que l'Abeille doit ramasser, élever jusqu'à son gosier le suc mielleux, pour le faire descendre ensuite dans son estomac ou dans son ventre. C'est ainsi que cette trompe doit nous paraître ce qu'elle est en effet, composée de plusieurs pièces admirablement assorties, construites de manière à pouvoir se prêter à tout son jeu, à tous ses mouvements nécessaires, comme à ne pas embarrasser l'Insecte quand il n'en fait pas usage; aussi est-elle alors repliée sur elle-même et si bien cachée dans la boucle, qu'on ne l'aperçoit pas.

» Mais ce suc recueilli, avalé, digéré, si l'Abeille n'avait pu le rendre sous la consistance et avec toutes les qualités du miel même, il n'y eût pas plus de récolte et de provision pour elle que pour nous, de cette substance précieuse. Aussi nous pouvons remarquer dans son ventre une vessie, nommée bouteille à miel, transparente comme du cristal, de la grosseur d'un petit pois, quand elle est remplie. »

Notre avette poursuit sa quête à travers champs.

(à suivre)